

Zeitschrift: Theologische Zeitschrift
Herausgeber: Theologische Fakultät der Universität Basel
Band: 12 (1956)
Heft: 6

Artikel: Existentialisme et morale chrétienne
Autor: Grin, Edmond
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-878998>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Existentialisme et morale chrétienne.

« ... L'individualité, c'est l'humanité, c'est la vie. Qui ne vit pas d'une vie individuelle, ne vit pas véritablement, et n'offre aux regards déçus que le simulacre d'un être humain. Il trompe sa destination, car il traverse l'existence comme une ombre sans réalité ; la société vit à sa place en vertu d'une procuration qu'il s'est laissé arracher... Ce n'est pas avec la société, c'est avec l'individu que Dieu communique, et l'individu manquant, Dieu, si j'ose ainsi m'exprimer, ne trouve pas à qui parler. L'homme se perd, dans tous les sens, en abdiquant le caractère individuel... Il n'y a point de vie religieuse, conséquemment point de salut sans l'individualité... Il faut être homme pour devenir chrétien. »
Vinet.

Le sujet que nous abordons est un monde. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que nous en examinions seulement quelques aspects. De plus, pour ne pas nous perdre au milieu des existentialismes si divers, nous nous attacherons uniquement à celui de Sartre et de Simone de Beauvoir, qui sont dans la même ligne.

Notre titre pourrait laisser croire que nous allons tenter de comparer deux « systèmes ». Pareil effort serait pure gageure dans le cas particulier. Sartre ne nous a pas donné encore de morale. Et le bref ouvrage de Simone de Beauvoir « Pour une morale de l'ambiguïté » ne représente que des lignes directrices. — D'autre part, fondamentalement, l'Evangile est tout autre chose qu'une morale : il ne nous apporte pas des principes, mais une *personne*, don de l'amour divin. Ses premiers mots ne sont pas : Tu dois, mais : Dieu t'aime. L'Evangile de Jésus-Christ ne nous présente pas quelque idéal moral splendide, placé *devant* l'homme et vers lequel il devrait se hisser avec le secours de Dieu. Non : l'Evangile, un don et un pardon rétablissant entre l'être humain et son Créateur la relation filiale brisée par la révolte. Don et pardon qui sont *derrière* l'homme, si l'on peut dire, et qui, par la puissance de l'Esprit saint, le poussent *en avant*. Il y a là une sorte d'exigence vitale, s'adressant à l'homme tout entier et le saisissant tout entier : aimé sans raison par son Dieu, l'homme ne peut autrement qu'aimer en retour. C'est pourquoi la vie morale du chrétien n'est pas dur asservissement à une série de préceptes. Elle est réponse joyeuse, confiante, courageuse — réponse en actes — à l'incarnation de Celui qui s'est fait homme pour le salut des

hommes. Toute morale authentiquement chrétienne ne peut donc être que théologique.

Or, chacun le sait, l'existentialisme de Sartre est volontairement athée. « L'existentialisme, écrit ce penseur, n'est pas autre chose qu'un effort pour tirer toutes les conséquences d'une position athée cohérente... L'existentialisme n'est pas tellement un athéisme au sens où il s'épuiserait à démontrer que Dieu n'existe pas. Il déclare plutôt : même si Dieu existait, ça ne changerait rien. »¹

Il est donc impossible, sans manquer gravement à la probité intellectuelle, de prétendre opérer une confrontation détaillée entre les idées morales de Sartre et celles qui découlent de l'Évangile. Aussi bien n'est-ce pas cet effort que nous allons essayer.

I. D'un prétendu « cousinage ».

Le lecteur pressé est tenté de dire : avec l'Évangile et avec l'existentialisme, nous sommes sur deux plans différents ; d'une part le plan théologique ; d'autre part le plan d'un « certain humanisme », cet humanisme particulier dont Sartre lui-même a souvent parlé.

Plus d'une fois, assurément, l'auteur de *L'être et le néant* a revendiqué pour sa doctrine la qualification d'humanisme. Mais en prenant grand soin de marquer qu'à ses yeux le terme humanisme a deux sens bien distincts. Il y a l'humanisme classique : « la théorie qui prend l'homme comme fin et comme valeur supérieure ». Selon cette doctrine nous pouvons donner une valeur à l'homme d'après les actes les plus hauts de certains hommes. « Cet humanisme est absurde, écrit Sartre, car on ne peut admettre qu'un homme puisse porter un jugement sur l'homme. »² On ne peut en aucun cas prendre l'homme comme fin, pour la simple raison que l'homme est « toujours à faire ». — Mais il y a une autre conception du terme humanisme. Au sens existentialiste, l'humanisme est l'affirmation que l'homme est constamment « hors de lui-même ». C'est en se projetant hors de lui qu'il fait exister l'homme. Et d'autre part « c'est en poursuivant des buts transcendants », c'est-à-dire

¹ J. P. Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, pp. 94, 95.

² *Op. cit.*, pp. 91, 92.

qui le dépassent et l'amènent à se dépasser, que l'homme peut exister. L'homme *est* ce dépassement même ; il ne saisit les objets que par rapport à ce dépassement ; cela signifie qu'il est au centre même de ce dépassement. « Il n'y a pas d'autre univers qu'un univers humain », pas d'autre univers que celui de la subjectivité humaine, si l'on veut. « Cette liaison de la transcendance (au sens de dépassement) et de la subjectivité (l'homme n'est pas enfermé en lui-même, mais toujours présent dans un univers humain) c'est ce que nous appelons l'humanisme existentialiste. » Humanisme, parce que par là « nous rappelons à l'homme qu'il n'y a [pas] d'autre législateur que lui-même » ; et « parce que nous montrons que ce n'est pas en se retournant vers lui, mais toujours en cherchant hors de lui un but... que l'homme se réalisera précisément comme humain ».

La teneur de ce langage n'est pas chrétienne en tous points, il s'en faut ! Pourtant on ne saurait trop nuancer son jugement et ses affirmations à ce propos. La pensée de Sartre — on ne doit pas l'oublier — n'est pas absolument cohérente, systématisée. Et au sein de cet « humanisme athée », que de déclarations voisines de celles de la théologie et de la morale chrétiennes, à bien des égards.

Signalons trois rapprochements possibles, à première vue particulièrement suggestifs :

a) D'abord un intérêt marqué, voire exclusif pour l'homme dans ce qu'il a de plus concret. Il suffit de lire un roman de Sartre pour se rendre compte que la littérature existentialiste se cantonne dans le singulier, qui seul existe, en somme. Il y a chez cet auteur un goût marqué pour la description de telle situation vécue : par exemple dans « l'Enfance d'un chef », le moment où Bergère vomit pour avoir fumé du haschisch, ou telle scène infiniment plus réaliste encore. Accordons que ces descriptions-là relèvent davantage de la phénoménologie que de l'existentialisme. Pourtant l'intérêt de Sartre va toujours à *cet homme-là, dans cette situation-là*.

Sur ce premier point, un rapprochement n'est-il pas possible avec le Nouveau Testament ? L'Evangile ne parle jamais de l'homme en général, de l'homme-type, mais toujours de tel homme particulier, dans telle situation concrète. Jésus adresse son appel à Nathanaël sous le figuier, ou au jeune homme qui

possédait de grands biens. De même l'homme dont parle l'apôtre Paul est toujours un homme concret, envisagé dans une situation on ne peut plus concrète : sa révolte personnelle contre Dieu, et sa justification personnelle par la grâce qui est en Christ.

b) Autre point de rencontre, semble-t-il : le rôle de la liberté.

La question de la liberté humaine constitue incontestablement le thème central de la pensée de Sartre. Les sept-cents pages de *L'être et le néant* sont en somme consacrées au développement de ce seul sujet. La IV^e partie, surtout, renferme à ce propos les affirmations les plus nettes : Ma liberté n'est pas « une propriété de ma nature ; elle est très exactement l'étoffe de mon être » (p. 514). « L'homme est tout entier et toujours libre, ou il n'est pas » (516).

N'y aurait-il pas là comme un écho du message biblique ? « L'esprit du Seigneur est sur moi, lit-on en *Esaïe 61*, car Il m'a envoyé pour proclamer aux captifs la liberté, aux prisonniers la délivrance. » Dans la synagogue de Nazareth, Jésus lit ce passage et déclare : « Aujourd'hui cette parole de l'Écriture est accomplie » (*Luc 4* : 16 ss.). En effet le Fils de Dieu n'est-il pas par excellence le libérateur ? — Et l'apôtre Paul, en *Romains 8* : 21, chante la « glorieuse liberté des enfants de Dieu » ; et en *Galates 5* : 1 et 12 il écrit : « Christ nous a libérés ; restez fermes dans cette liberté... » — « Vous, frères, c'est à la liberté que vous avez été appelés. »

c) Enfin, rapprochement possible encore, il semble, sur le point de la responsabilité.

Aux yeux de Sartre il n'est aucune situation dans l'existence de l'homme qui ne soit tranchée par son choix. La fameuse liberté d'indifférence, un mythe pur et simple. Car se dérober devant l'action, c'est encore *accomplir* quelque chose. Assurément je peux renier mon pouvoir d'être libre mais... ce sera *librement*. Jamais la situation dans laquelle se trouve un être humain n'est déterminante pour lui. Cette situation appelle seulement l'homme à une détermination, dans laquelle il s'établit esclave ou libre. Par exemple voici trois hommes devant le même paysage. Ils en auront trois visions différentes parce qu'ils feront trois *choix* différents : les deux premiers, disons, ne regardent qu'à travers le « Guide bleu » ; le troisième re-

garde *de ses yeux*. Seul ce dernier s'est montré libre ; les deux autres ont accepté de ne pas l'être. Bref, parce que je suis libre, je puis à tout moment accepter de n'être que l'homme d'un passé, au lieu de me refaire toujours et toujours. Mais, ce reniement éventuel, c'est moi qui l'aurai choisi.

Nous sommes donc responsables de chacun de nos sentiments, de chacune de nos pensées, de chacun de nos actes. Par conséquent notre vie aura été ce que nous l'aurons *voulue*. Responsables devant nous-mêmes, ou devant la vérité que nous avons érigée en valeur. Et c'est précisément cette responsabilité immense, totale qui déclenche en l'homme le sentiment de l'angoisse dont Sartre a si souvent parlé.

Tout cela sonne très protestant, a-t-on dit. Ce n'est pas sûr. Est-ce vraiment identique à la doctrine chrétienne : chaque être humain appelé à répondre librement, en oui ou en non, à l'interpellation de Dieu ? Il vaudra la peine de nous le demander.

II. D'un « cousinage » qui s'estompe.

A première vue ces rapprochements ne manquent pas d'intérêt. Pourtant, sont-ils fondés ? Une grande prudence s'impose si l'on entend respecter les indispensables nuances et éviter de fâcheuses confusions. Si le but poursuivi, ici et là, est parfois le même, les motifs de l'action sont toujours différents. Par ailleurs les mêmes mots désignent souvent, ici et là, des données nettement dissemblables. Tentons de le montrer.

a) Pourquoi, chez Sartre, cet intérêt soutenu pour l'homme concret ?

L'existentialisme en général, et celui de Sartre en particulier, est d'abord un mouvement de réaction : réaction contre l'intellectualisme de toute nature qui, trop longtemps, s'est payé d'abstractions : les essences, les idées, les possibilités. « Tandis que la pensée abstraite a pour tâche de comprendre abstraitement le concret, écrivait Kierkegaard dans ses *Miettes philosophiques*, le penseur subjectif (existentialiste) a au contraire pour tâche de comprendre concrètement l'abstrait. » Voilà pourquoi la pensée existentialiste s'exprime dans des romans ou des pièces de théâtre, bien plus volontiers que dans des exposés doctrinaux proprement dits. Seul le roman permet d'évoquer

dans sa réalité complète, singulière, temporelle le « jaillissement temporel de l'existence », comme l'écrit Simone de Beauvoir.

Pour la philosophie dont nous parlons, l'existence n'est pas un attribut. Je ne suis pas grand, maigre, amateur d'un bon verre de vin... et existant par dessus le marché. Je ne suis tout cela que si j'existe. L'existence est donc la réalité de tous les attributs. On ne peut jamais saisir l'existence en elle-même, on ne peut la saisir que *dans l'existant*. Exister n'est donc pas synonyme d'être. L'existence n'est pas un état, mais un acte : le passage de la *possibilité* à la *réalité*.

Écoutons Sartre lui-même : Une existence, c'est « une certaine présence effective dans le monde ». (Au lieu qu'une essence est un ensemble constant de propriétés.) Beaucoup de gens s'imaginent que l'essence vient d'abord, et l'existence ensuite. L'existentialisme affirme au contraire que chez l'homme — mais chez l'homme seulement — l'existence précède l'essence, « Cela signifie tout simplement que l'homme *est* d'abord, et qu'ensuite il est ceci ou cela. »³

Cette opposition à l'abstraction ; cette protestation contre tout ce qu'on invente pour masquer notre condition humaine telle qu'elle est *hic et nunc* ; cette façon de se dresser contre tant de duperies et de mensonges qui ont « cours légal » en quelque sorte, ne manque pas d'une certaine grandeur. C'est un effort pour arriver à une prise de conscience loyale de la situation qui nous est faite dans la vie quotidienne. Mais cet intérêt pour le concret, ce retour au concret (et l'existentialisme est bien plus encore que cela) est dicté d'abord par un souci de réaction ; souci inspiré à Sartre, en somme, par des raisons à la fois négatives et positives.

L'intérêt que manifeste l'Évangile pour l'homme concret est suggéré par de tout autres motifs, exclusivement positifs. Cet intérêt est fondé en Christ, le Fils intimement uni au Père. Il y a entre les deux une relation unique de personne à personne, communion profonde de deux êtres distincts et cependant *un*.

Jésus apporte aux humains le don de Dieu, la vie. Non pas la révélation d'une vérité générale. Une révélation *personnelle*

³ *Action*, 27 décembre 1944.

au plus haut degré parce que destinée à chacun dans une vocation particulière : « *Toi, suis-moi !* » « Laisse les morts ensevelir leurs morts, et *toi*, va annoncer le Royaume de Dieu ! » C'est le choix, l'élection, forme personnelle de l'amour divin. En Jésus-Christ Dieu aime l'homme que je suis, à la place qui est la mienne. Cela parce que l'élection, face positive de la prédestination, est étroitement liée, on l'a dit, à la « destination ». Or si Dieu choisit chacun en vue de la vie éternelle, Il nous appelle à vivre cette vie — qui commence ici-bas — dans telle situation, parce que c'est par cette situation particulière que nous prenons *notre* place dans Son plan rédempteur.

Avec l'Evangile, donc, on doit parler de « singularité » de la personne, singularité qui réside tout entière dans la vocation. Et le paradoxe chrétien éclate en ceci : la communion vivante avec le Christ nous rend « conforme à Lui », selon la magnifique expression de *Philippiens* 3 : 10, sans jamais pour autant nous précipiter dans un « conformisme ».

L'intérêt de l'Evangile pour l'homme concret, concluons-nous, repose exclusivement sur un fondement théologique : la révélation et la communion qui sont en Christ.

b) Abordons le thème central de la pensée morale de Sartre : le problème de la liberté.

Dans la philosophie de langue française, il y a eu, assez proches de nous, bien des philosophes de la liberté : Maine de Biran, Renouvier, Lequier, Charles Secrétan. Mais avec Jean-Paul Sartre il y a ceci de nouveau : c'est l'irruption dans la pensée française, de la phénoménologie allemande, avec sa profondeur certes, mais aussi son irrationalisme et son tragique.

De quelle manière Sartre entend-il la liberté ? Nous avons lu sous sa plume : l'homme *est* d'abord, ensuite seulement il est ceci ou cela, il doit se créer sa propre essence. Ce qui signifie que, si nous ne pouvons pas créer l'essence universelle par laquelle nous appartenons à l'espèce humaine, nous pouvons et devons créer l'essence qui nous est propre, cette « essence » individuelle qui se trouve chez moi, et chez aucun autre. Nous sommes des hommes : à cela nous ne pouvons rien. Mais *quel* homme nous serons : à cela nous pouvons tout.

Tout ? c'est trop dire, Sartre est le premier à le reconnaître. A notre liberté humaine, à notre indétermination il y a des li-

mites. Je suis malingre et non pas costaud, cela de naissance. Par ma naissance encore j'appartiens à telle classe sociale, pas à telle autre, etc. Mais l'attitude à prendre en face de ce donné brut (classe sociale, taille, intelligence) dépend exclusivement de nous. Le prolétaire, par exemple, est conditionné par son appartenance à sa classe — et comment! — mais « c'est lui qui décide du sens de sa condition et de celle de ses camarades ; c'est lui qui *librement* donne au prolétariat un avenir d'humiliation sans trêve, ou de conquête et de victoire, selon qu'il *se choisit* résigné ou révolutionnaire ». ⁴ Ou encore, si je suis infirme, je n'y puis assurément rien changer. Mais je choisis forcément la façon dont je constitue mon infirmité : je la fais intolérable, humiliante, objet d'orgueil, justification de mes échecs, etc. Bref « je me chosis moi-même, non dans mon être, mais dans ma manière d'être ». Affaire d'attitude, donc, en face du donné de l'existence. Or, dit Sartre, l'attitude que je prends vis-à-vis de ce que je suis contribue dans une large mesure à me transformer. Il y a donc là une porte ouverte sur la liberté dans un domaine qui, au premier abord, semblait tout à fait indépendant de ma volonté.

Sartre va plus loin encore et affirme : il en est de même de mon passé. Ce passé, parce que passé, paraît fixé pour chacun de nous de manière immuable. En réalité il n'en est rien. Par l'attitude que je prends à l'égard de ce passé prétendument figé, je puis modifier considérablement ce qu'il est pour moi, donc transformer l'action qu'il exerce *sur* moi.

Jusqu'ici un chrétien ne saurait qu'être d'accord. Depuis qu'il est né à la vie spirituelle il sait qu'une maladie, par exemple, peut être « à la gloire de Dieu » (comme disait Jésus à propos de celle de Lazare) ou, au contraire, à la gloire de Satan. C'est Gaston Frommel qui a écrit de façon splendide : « Il ne suffit pas de souffrir seulement, il faut encore souffrir *dans le sanctuaire*. »

Mais Sartre ne s'arrête pas là. Il pousse les choses plus avant et fait véritablement de la liberté *un absolu*. Nous l'avons

⁴ Présentation de la revue *Les temps modernes*, 1^{er} octobre 1945, p. 18. — Cité par Paul Foulquié, dans *L'existentialisme*, collection « Que sais-je ? » (1946), p. 62.

vu, nous devons sans cesse nous choisir nous-même dans notre manière d'être. Mais ces choix, que nous faisons tout au cours de nos journées, dépendent évidemment des buts que nous nous sommes fixés (comme prolétaire, comme malade, etc.). On dit couramment que le choix dépend de notre délibération. Rien de moins exact au gré de Sartre. La délibération peut nous faire prendre conscience des motifs de notre choix, mais notre choix est fait *avant la délibération*.

« La délibération volontaire est toujours truquée, lit-on dans *L'être et le néant* (p. 527). Comment, en effet, apprécier des motifs et des mobiles auxquels précisément je confère leur valeur avant toute délibération et par le choix que je fais de moi-même ? L'illusion ici vient de ce qu'on s'efforce de prendre les motifs et les mobiles pour des choses entièrement transcendantes, que je soupèserais comme des poids et qui posséderaient un poids comme une propriété permanente. Cependant que, d'autre part, on veut y voir des contenus de conscience ; ce qui est contradictoire. En fait motifs et mobiles n'ont que le poids que mon projet, c'est-à-dire la libre production de la fin et de l'acte connu à réaliser, leur confère.

« Quand je délibère, les jeux sont faits. Et si je dois en venir à délibérer, c'est simplement parce qu'il entre dans mon projet originel de me rendre compte des mobiles *par la délibération*, plutôt que par telle autre forme de découverte (par la passion, par exemple, ou plus simplement par l'action...) Il y a donc un choix de la délibération comme procédé qui m'annoncera ce que je projette, et par la suite ce que je suis. Et *le choix* de la délibération est organisé avec l'ensemble mobiles-motifs et fin par la spontanéité libre. Quand la volonté intervient, la décision est prise et elle n'a d'autre valeur que celle d'une annonciatrice. »

Sartre, on le voit, affirme le libre choix de toutes nos fins. Et puisque ces fins sont librement choisies par nous, cela entraîne la liberté de toutes nos déterminations particulières, quelles qu'elles soient.

Mais ces fins, comment les choisissons-nous ? A en croire Sartre, ce choix est lui aussi absolument libre. Il se fait « sans point d'appui » ; il ne se fonde sur aucune raison puisque « toute raison vient au monde par la liberté ». Nous sommes donc libre autant qu'il se peut, absolument, totalement. Le

« choix profond » qui détermine chacune de nos décisions ne fait qu'un avec la conscience de ce que nous sommes.

On comprend mieux dès lors l'expression chère à Sartre : « je suis condamné à être libre ». ⁵ Impossible de trouver à ma liberté d'autre limite qu'elle-même. Disons peut-être : Nous ne sommes pas libres... de cesser d'être libres. En effet, pour Sartre, Dieu n'existe pas. Par conséquent nous ne trouvons en face de nous aucune « valeur », aucun « ordre », qui légitime notre conduite. Nous sommes seul dans le monde, donc sans justification ni excuse. Condamné à être libre. Condamné parce que l'homme ne s'est pas créé lui-même. Libre parce que, jeté dans le monde sans aucune raison, l'homme est cependant *responsable* de tout ce qu'il fait. « Sans nul appui, sans nul secours, totalement délaissé » (encore un terme cher à Sartre), l'homme est condamné à chaque instant à « inventer l'homme ». C'est dans ce sens que Sartre fait sienne l'affirmation de Francis Ponge, le poète surréaliste : « L'homme est l'avenir de l'homme » ; c'est-à-dire : quel que soit l'homme qui surgit dans le monde, « il y a un avenir vierge qui l'attend ». ⁶

Signalons au passage — nous devons nous borner — l'aspect « social » des déclarations de Sartre dans ce domaine. Malgré les apparences contraires elles n'aboutissent pas au solipsisme. Sartre se livre à une analyse du *Cogito, ergo sum* de Descartes, et il en vient à prétendre que, dans le *Cogito*, on ne se découvre pas seulement soi-même, mais aussi les autres. « Pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre. L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi. » ⁷

Il y aurait beaucoup à dire, certes, à propos de la notion sartrienne de la liberté. Les livres du philosophe français abondent en remarques pénétrantes sur ce sujet fondamental. Sartre est sans doute dans le vrai s'il entend affirmer — en s'exprimant comme il le fait — que la liberté humaine ne saurait se *démontrer*. D'après la psychologie contemporaine, en effet, nous possédons une seule raison — mais décisive — de croire à la liberté, sur le plan psychologique : la conscience

⁵ *L'être et le néant*, p. 515.

⁶ *L'existentialisme est un humanisme*, pp. 37 à 39.

⁷ *Ibid.*, pp. 66, 67.

que nous avons de notre liberté. Il est également dans le vrai s'il entend souligner la valeur capitale — pour moi, pour les autres — de l'attitude prise en face de la vie : résignée, courageuse, révoltée. Mais il va beaucoup trop loin quand il fait de la liberté un absolu *pour tout être humain*. Dire à tel étudiant du « Sanatorium universitaire », rongé par le mal implacable, à qui il sera toujours interdit de se marier, d'avoir des enfants — lui dire : tu es absolument libre, c'est décidément verbalisme un peu... facile. Avec Pierre-Henri Simon j'en viens à me demander si, tout pesé, la conception sartrienne de la liberté n'est pas celle d'un homme beaucoup moins engagé qu'il ne croit l'être ; d'un homme sans charge de famille et sans responsabilité civique, et qui peut se permettre toutes les fantaisies intellectuelles et morales parce que, en fin de compte, il ignore tout « des limites et des pesanteurs d'un vrai destin d'homme ». ⁸

Aux yeux du chrétien la liberté est tout autre chose, parce qu'il se place sur le plan de la foi. Le chrétien se sait libre, mais en Dieu. Pour lui, reconnaître cette dépendance à l'égard de Dieu, c'est entrer dans la liberté véritable ; c'est, comme on l'a dit, accepter dans sa conduite, dans ses actes quotidiens « l'éternelle prévision du Dieu qui sauve ». On peut discuter à perte de vue — on l'a fait ! — à propos de la liberté envisagée sous son aspect psychologique, ou moral... Sur le plan chrétien on est toujours et tout aussitôt ramené à ce seuil : Est-ce Dieu qui commande dans ma vie, ou est-ce moi ? Il en est ainsi parce que, d'après l'Écriture sainte, et surtout d'après Celui qui en est le cœur et le centre, Jésus-Christ, l'homme a été créé à l'image de Dieu, et tout le long de son existence il est appelé à *refléter* l'éclat d'un *Autre*. Bref, l'homme est créature et non pas Créateur.

On pourrait résumer la différence, sur ce point, entre morale existentialiste et morale chrétienne en disant : Ici comme là l'homme est envisagé comme libre. Mais le mot d'ordre de l'existentialiste, bénéficiaire d'une liberté absolue, est : Deviens ce que tu es *en toi-même*, dans ton « projet ». — Le mot d'ordre du croyant, bénéficiaire d'une liberté limitée : Deviens ce que tu es déjà *en Christ*.

Il ne faut pas confondre la liberté-émancipation, qui peut

⁸ P.-H. Simon, *L'homme en procès*, p. 81.

conduire à de terribles esclavages, avec la liberté-soumission, qui seule libère véritablement.

c) Nous nous arrêterons moins au point de la responsabilité : il touche de près au précédent.

D'aucuns ont prétendu que les affirmations de Sartre sur la liberté sont purement gratuites : ce « choix profond » qui détermine toutes nos décisions ; ce « choix originel » dont l'importance est capitale, comment le constater, puisqu'il est antérieur à toute réflexion ? Ne sommes-nous pas là en présence d'une pure hypothèse ?

Effectivement, répond Sartre, ce choix n'est pas constaté par nous. Nous n'en avons donc qu'une connaissance indirecte. Connaissance pleinement suffisante, pourtant, puisqu'elle nous vient par deux sentiments spécifiquement existentialistes, peut-on dire : le sentiment de la responsabilité — et celui de l'angoisse, qui découle du premier.

L'homme, avons-nous dit, n'est rien d'autre que ce qu'il *se fait*. Affirmer qu'il existe signifie qu'il est d'abord ce qui se jette vers un avenir ; ce qui est conscient, aussi, de se projeter dans l'avenir. Pour Sartre l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être. Non pas ce qu'il *voudra* être, parce que la volonté est une décision consciente, postérieure à ce que l'homme s'est fait lui-même.

De son projet, l'être humain est pleinement responsable. « La première démarche de l'existentialisme, écrit Sartre, est de mettre tout homme en possession de ce qu'il est, et de faire reposer sur lui la responsabilité totale de son existence. »⁹ Comme tout à l'heure la liberté, la responsabilité est élevée à l'absolu. Non seulement l'homme forge *seul* sa destinée, et il ne partage avec aucun autre la responsabilité de son attitude, de sa conduite. Mais je suis responsable « de tous les hommes » parce qu'il n'est pas un de mes actes qui, en créant l'homme que je veux être, ne crée en même temps une image de l'homme tel que j'estime qu'il doit être. Toujours « en me choisissant, je choisis l'homme ». ¹⁰ Davantage encore : Rien, absolument rien n'échappe à ma responsabilité. Pas même les événements extérieurs. Absolument parlant, je suis responsable de *tout* :

⁹ *L'existentialisme est un humanisme*, p. 24.

¹⁰ *Ibid.*, p. 27.

« aussi profondément responsable de la guerre (celle de 1939 à 1945) que si je l'avais moi-même déclarée ». ¹¹ Parce que je ne peux rien vivre sans l'intégrer dans ma situation personnelle.

On conçoit qu'une responsabilité ainsi entendue, et aussi étendue, fasse naître chez l'homme un sentiment d'angoisse. Angoisse d'ordre moral, non d'ordre religieux. (Puisque Dieu n'existe pas, il ne peut pas y avoir de manquements à son égard, il ne peut y avoir de péché.) Angoisse morale parce que « l'homme qui s'engage, et qui se rend compte qu'il est non seulement celui qu'il choisit d'être, mais encore un législateur choisissant en même temps que soi l'humanité entière, ne saurait échapper au sentiment de sa totale et profonde responsabilité ». ¹²

Cette angoisse résulte donc pour l'homme du sentiment de la portée de ses options. L'existentialiste se demande toujours : Qu'arriverait-il si tout le monde en faisait autant ? (mentir, diffamer, etc.). « Si en chaque cas nous devons décider seuls, ... et cependant *pour tous*, comment pourrions-nous ne pas nous sentir anxieux lorsqu'il nous faut agir ? Chacun de nos actes met en jeu le sens du monde et la place de l'homme dans l'univers... Et l'on voudrait que nous ne soyons pas saisis de crainte devant une responsabilité si entière ? » ¹³

Nous l'avons relevé à propos de la liberté et du choix : dans le vocabulaire de Sartre les mots n'ont pas tout à fait leur signification usuelle. Ainsi en est-il du terme responsabilité. Au sens courant on est responsable devant *quelqu'un* qui nous juge et porte sur nous une sanction : Dieu, la collectivité humaine, notre *moi* idéal. Dans la morale de Sartre il en va tout autrement : l'homme est responsable devant lui-même ; plus exactement encore devant ce *projet* qu'il est d'abord. Mais, dans cette acception-là, a-t-on encore le droit de parler de responsabilité ? Le terme a pris une telle extension qu'il en devient singulièrement flottant et vague. Il y a un moment, liberté signifiait en somme jaillissement de l'être, spontanéité du vivant. Maintenant choisir, c'est vivre. J'ai vécu la tristesse et l'accablement

¹¹ *L'être et le néant*, p. 641.

¹² *L'existentialisme est un humanisme*, p. 28.

¹³ *Action*, 27. 12. 1944. Cité par Foulquié (n. 4), p. 70.

de juin 1940, en France, donc *je les ai choisis*. L'invasion de la Pologne, l'occupation de la France par les troupes d'Hitler ne dépendaient certes pas de moi. Mais, devant ces faits, j'ai pris — librement — une certaine *attitude* : donc *j'en ai assumé la responsabilité*.

De même de l'angoisse, selon Sartre. Mais nous avouons ne pas voir nettement ce qui la justifie. Il n'y a pas d'échelle de valeurs. Le meilleur, c'est mon option qui le détermine. Pourquoi dès lors aurais-je peur de « mal choisir » ? Au surplus l'homme connaît la nécessité de *se choisir* perpétuellement.¹⁴ Pour quel motif donc s'angoisserait-il à l'idée de ce choix qui ne vaut que pour l'instant présent ?

Il y a de la beauté, assurément, de la noblesse même dans l'affirmation sartrienne — point assez fondée cependant — d'une responsabilité « communautaire ». Notre responsabilité humaine, c'est vrai, est beaucoup plus grande que nous ne le croyons souvent. Comment ne serait-on pas d'accord avec cette déclaration : « Si je veux me marier, ... j'engage [par là] non seulement moi-même, mais l'humanité tout entière sur la voie de la monogamie. Ainsi je suis responsable pour moi-même et pour tous, et je crée une certaine image de l'homme, que je choisis... »¹⁵

Elle est belle et juste sur le plan moral, cette notion sartrienne de responsabilité étendue, élargie. La notion chrétienne de responsabilité est pourtant fondamentalement autre. Autre par son fondement, précisément. Elle a une base. Celle de Sartre n'en a pas. Le chrétien est responsable *d'abord* devant Dieu, son Créateur. Interpellé par Lui, il doit répondre en oui ou en non à cet appel. Aimé le premier, il ne peut autrement qu'aimer. Aimer son Dieu, donc lui obéir, par conséquent aimer son prochain, cet être pour qui Christ aussi est mort. La responsabilité à l'égard des frères, et du monde, corollaire (sur le plan spirituel) de la responsabilité à l'égard de Dieu.

III. Conclusion.

Essentielles différences entre les grandes affirmations de la morale existentialiste et celles de la morale chrétienne, tel paraît être l'aboutissement de nos réflexions. Cela étant la ten-

¹⁴ *L'être et le néant*, p. 560. ¹⁵ *L'existentialisme est un humanisme*, p. 27.

tation est grande pour le croyant de fermer hermétiquement sa fenêtre, afin d'être préservé des « miasmes pestilentiels » qui montent d'une littérature prétendue nauséabonde.

« En somme, nous disait un jour une dame *très bien*, cet existentialisme..., ce n'est pas un mouvement à soutenir ? »

Adopter pareille attitude, c'est faire courir à l'Eglise de Jésus-Christ le plus grave des périls.

Jusqu'ici le protestantisme n'a pas pris suffisamment au sérieux le mouvement si ample, si puissant de l'existentialisme athée. A cet égard, une fois de plus nos frères catholiques se sont montrés plus sages que nous : combien d'études solides, fermes mais compréhensives, sont sorties de la plume de leurs apologistes !

Les théologiens protestants auraient grand tort de se cantonner dans une attitude exclusivement négative, sous « prétexte qu'ils ne trouvent pas dans la « doctrine existentialiste » les termes qui leur sont familiers : Dieu, Jésus-Christ, Saint-Esprit, péché, justification, etc. Même sous sa forme la plus outrancière — celle de Sartre précisément — cet existentialisme athée est un des aspects de la grande détresse humaine d'aujourd'hui. Si nous croyons vraiment que Jésus-Christ est mort *pour tous les hommes*, nous n'avons pas le droit de nous détourner de ce mouvement d'idées avec dégoût. D'autant moins que, sur le plan moral justement, il renferme pour nous des avertissements précieux.

1° On a souvent fait de l'existentialisme une philosophie de décadence, parfaitement appropriée à la brutalité et à la sensualité d'un siècle qui a connu deux guerres mondiales et leurs ignominies. Ne faut-il pas aller beaucoup plus profond ? Pourquoi donc l'humanité invente-t-elle toujours des « religions » nouvelles ? (marxisme, existentialisme). N'est-ce pas avant tout la faute de tant de prétendus « chrétiens », pas assez convaincus pour être courageux dans leur témoignage quotidien ? Après tout, Sartre n'a fait que donner une voix à un athéisme pratique très général à notre époque, et railler (avec une vigueur insurpassable) les innombrables croyants qui ne portent qu'une étiquette.

2° L'existentialisme, nous l'avons relevé, présente une notion singulièrement faussée de la liberté. Le fait n'est pas nou-

veau dans l'histoire de la pensée humaine. C'est le rêve — sans cesse repris — d'une humanité déchue, qui prétend pouvoir se passer de Dieu. « Il n'y a point de Dieu » (Ps. 14 : 1) « L'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait lui-même. » « L'homme est l'avenir de l'homme. » Autant d'expressions de l'orgueil humain. Toujours à nouveau, l'homme ambitionne le pouvoir, la puissance, l'égalité avec Dieu...

Sur ce point aussi, avertissement pour nous. A proclamer plus catégoriquement que jamais la totale déchéance de l'homme ? Je ne le pense pas : ce n'est là qu'une moitié du message biblique. Avertissement plutôt, à souligner, mieux que par le passé, ce que j'ose appeler, après d'autres, l'« optimisme de la chute ».

En somme, à sa manière, la morale existentialiste d'un Sartre clame : Rien de nouveau sous le soleil ! Depuis toujours l'être humain se trouve jeté dans le monde sans l'avoir voulu, sans aucune raison. Il se fait lui-même, dans une certaine angoisse, parce qu'il ne peut autrement. Et à sa mort, qu'il n'aura pas voulue, tout sera fini. Les activités humaines sont toutes équivalentes ; par principe elles sont toutes vouées à l'échec. La vie est absurde, depuis toujours...

La Bible parle un tout autre langage : Ce qui est aujourd'hui (le mal et la mort) n'a pas toujours été, donc ne sera pas toujours.

Le livre de la Genèse le dit en sa langue imagée : un jour, au début de l'« histoire », il y a eu quelque chose de nouveau sous le soleil : la révolte de la créature humaine contre sa condition, contre son Dieu. Et cette rébellion explique notre état d'aujourd'hui.

Selon l'Evangile, un jour, une seconde fois, il y a eu quelque chose de nouveau sous le soleil : la venue du Fils, qui transforme du tout au tout la condition de l'homme, parce que seul il peut marquer dans son existence la grande coupure entre un *avant* et un *après*.

Selon l'Evangile encore, un jour, pour la troisième et dernière fois, il y aura quelque chose de nouveau : à la fin des temps ce sera le retour du Christ, avènement définitif du Royaume où la justice régnera.

Entendue de cette façon-là, la doctrine chrétienne de la chute

est la plus optimiste qui soit. Plus exactement : foncièrement pessimiste, par souci de réalisme vrai, *afin* de pouvoir, ensuite, être pleinement optimiste. Elle proclame — avec quelle vigueur — la détresse de l'homme enivré par l'orgueil et livré à ses seules forces ; puis — avec plus de vigueur encore — l'espérance sans limites qui peut porter le croyant par la grâce qui est en Christ.

3° La notion sartrienne de responsabilité souligne d'heureuse façon l'harmonie qui doit régner chez l'homme entre l'*être* et le *faire*. La vie de l'existentialiste, nous dit-on, peut être comparée à une œuvre d'art : chaque détail doit s'incorporer dans un ensemble, vécu en ce « jaillissement » continu qui a nom liberté.

N'y a-t-il pas là une sorte de défi jeté aux chrétiens ? A l'incohérence de leur existence ; à l'absence d'harmonie entre leur vie et leur foi ; à leur paisible assoupissement sur le redoutable oreiller de paresse que constitue trop souvent la certitude théologique du *justus ac peccator...* ?

D'un certain point de vue, de toute l'œuvre morale de Sartre monte à l'adresse de ceux qui se réclament du Christ la question poignante que Claudel met dans la bouche d'une jeune juive parlant à des chrétiens :

« Vous autres qui voyez, qu'est-ce que vous faites donc de la lumière ? »

Lausanne.

Edmond Grin.